



*Petit Courrier des Dames.*

Rue Meslée N<sup>o</sup>. 25.

*Robe de soie en Bengaline infroissable garnie de biais et de rouleaux de satin, Chapeau de paille de riz, orné de plumes en sauto piqué, agraffe de ceinture et bracelet en imitation d'Or et de Topase de chez M<sup>r</sup> Bourguignon Rue de la Paix N<sup>o</sup>. 1.*



# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. . . . . 9 fr.  
pour six mois . . . . . 18  
pour l'année. . . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

TOUT passe et tout se renouvelle dans la nature, hors notre jeunesse et notre beauté ! Mais quelle est la femme un peu sensée qui ne cherche à se prémunir contre la perte de ces fragiles avantages, en ornant son esprit par la lecture de bons ouvrages tant soit peu philosophiques ? je ne veux point parler ici de cette philosophie qui dessèche le cœur. A dieu ne plaise que je m'arrête jamais à analyser les systèmes atroces de ces prétendus esprits forts, qui voudraient nous persuader





que les plus douces affections de l'âme ne sont que le résultat des préjugés absurdes dont on a bercé notre enfance, et que l'homme sage doit se dégager de tous ces liens du cœur qui enchaînent notre indépendance, et nuisent à notre félicité, en ce que notre bonheur est dès-lors attaché au bonheur de ceux que nous aimons!.... Ah! que le ciel me préserve d'être jamais forcée de vivre en contact avec de pareils monstres, avec ces hommes qui se font une gloire d'afficher un cynisme moral, et qui voudraient voir briser tous les liens sociaux, parce qu'ils se sont eux-mêmes affranchis de toutes les affections qui font le charme d'un cœur pur, aimant et sensible!... Mais il existe une aimable philosophie que la raison approuve, et qui laisse au moins place à de tendres émotions.... Dieu sait combien de belles maximes allaient être le fruit de ces graves réflexions, lorsque la charmante moraliste fut interrompue au milieu de ses pensées par l'arrivée d'une *fashionnable* du premier ordre! Nous avons perdu beaucoup sans doute à ne pas connaître la suite de ses graves méditations; mais nous y avons gagné quelque chose de bien plus précieux qu'une dissertation philosophique; nous avons joui de la vue d'une toilette délicieuse; et non-seulement la jeune dame qui la portait a eu l'extrême obligeance de nous en laisser *croquer* le modèle, mais elle a bien voulu nous donner des renseignemens de la plus haute importance, en ce que nous pouvons indiquer à nos abonnées que son joli chapeau doublé d'un biais flottant en tulle, fixé par de petits rouleaux en satin, a été inventé chez M<sup>me</sup>. Mure, et sortait de ses magasins; que l'étoffe de sa robe, en bingalline infroissable, avait été prise chez M. Berty; ses bijoux, en imitation, chez M. Bourguignon; de sorte que si quelques dames étaient tentées d'imiter cette parure, ces indications leur deviendront très-utiles pour se procurer tous les matériaux nécessaires à la composition de cette nouvelle toilette.

Bien que, comme de vrais *surets*, nous cherchions à pénétrer partout, à tout voir, à tout entendre, nous ne pouvons recueillir rien de très-important à communiquer à nos jeunes abonnées, seulement que les redingottes bien portées se font en blouse sur le devant, que les garnitures en sont très-simplifiées, en les comparant à celles de l'année dernière: deux rangs de volans y sont placés sur le devant, qui croisent,



et se continuent autour du jupon ; deux collets , dont un rabattu , sont garnis de même. Le collet qui se rabat ne doit pas avancer plus loin que l'épaule.

Les jupons sè portent très-longs et froilent la terre. On ne conçoit pas quel caprice a pu donner lieu à cette mode. Les dames , surtout celles qui ont un joli pied , se récrient déjà contre l'inconvénient d'un pareil usage.

Les nœuds sur les chapeaux se portent toujours en *ails de moulin*. Ceux qui sont posés à plat comme ornement de la passe , se placent encore en *ails de chauves-souris* ; puisque nous en voulons décidément *aux ailes* , espérons , ne serait-ce que pour avoir une mode bien nouvelle , que nous parviendrons à couper un jour les *ails de l'Amour* , et ce sera un joli trophée dont nous pourrons orner nos têtes.

On voit quelques plumes frisées succéder aux grandes plumes ondoyantes qui se portaient sur toute espèce de chapeaux. Les fleurs commencent aussi à reparaitre dans nos modes , à mesure qu'elles renaissent dans nos jardins.

Dans les soirées habillées , pour s'éviter la dépense d'un chapeau paré qui deviendrait bientôt une inutilité dans cette saison , on se fait coiffer en turban ou en gaze , que l'on chiffonne dans les cheveux.

Les rubans unis ne s'emploient plus par les modistes. Ils doivent être moirés , cannelés ou de deux couleurs.

---

## ANECDOTE.

---

*Aventure arrivée à M. Lemierre , et racontée par lui-même.*

J'ai été , mon cher ami , le héros d'une aventure bien singulière , et qui a manqué me faire mourir. Sois cependant sans inquiétude ; heureusement j'en suis quitte pour être condamné à porter toute ma vie , bien malgré moi , les marques de ma peur , comme tu le verras dans mon récit.

Tu auras sans doute appris par les journaux la nomination de M. de . . . . à l'ambassade d'Autriche. Il reçut en même tems l'ordre de partir sans délai pour se rendre à son poste. Je le suivis comme son secrétaire particulier. Les premiers



jours de notre voyage furent assez beaux; mais le cinquième, par un des plus violens orages que j'aie jamais vus, nous fûmes obligés de nous réfugier dans une petite auberge, et contraints d'y passer la nuit, ce qui ne laissa pas que de me contrarier beaucoup, car toutes les chambres étaient occupées, à l'exception d'une seule qui n'avait qu'un lit, et qui nécessairement fut donnée à l'ambassadeur. Quoique de très-mauvaise humeur, il fallut prendre mon parti. Je me retirai dans la salle des voyageurs, jurant et pestant contre l'orage qui me forçait à passer la nuit dans un fauteuil. Dans mon dépit, il m'échappa de dire que je donnerais volontiers un louis pour avoir un lit. Enfin, cédant à la fatigue qui m'accablait, je commençais à peine à m'endormir, que je fus réveillé par une servante qui tenait à la main une lanterne sourde. « Est-il bien vrai, Monsieur, me dit-elle, que vous donneriez un louis pour avoir un lit? — Très-sérieusement ma chère! — Eh bien, puisqu'il en est ainsi, suivez-moi. » Elle me fit traverser un grand jardin, au bout duquel se trouvait un petit pavillon dont elle ouvrit la porte, et me fit entrer dans une fort jolie chambre, et se retira en me souhaitant le bon soir.

Tu te rappelles que j'ai toujours eu l'habitude de faire mon lit moi-même. C'est surtout en voyage que je m'en trouve bien. Juge quelle fut ma frayeur lorsqu'en allant pour remuer ma paillasse, je sentis un corps humain. Mon sang se glaça dans mes veines, et je tombai sans connaissance. Revenu à moi, je me trouvai dans l'obscurité. Sans doute que dans ma chute j'avais éteint ma lumière. Je me persuadai que ma peur n'était peut-être qu'un effet de mon imagination, et pour m'en assurer je m'approche du lit, non sans trembler; je remets ma main dans ma paillasse, et sens encore le cadavre. Peu s'en fallut que pour la seconde fois je ne perdisse encore connaissance. Je voulus essayer de sortir de ce lieu d'horreur, mais je m'aperçus que la fenêtre était grillée et la porte fermée à double tour. Je crus quelque tems que c'en était fait de moi, et le crus d'autant plus fermement que j'entendis chuchotter dans une chambre voisine. Dans cette cruelle position, je me jetai à genoux en implorant le secours de la Providence. Bientôt le jour commença à poindre. Je te laisse à penser quelle dut être ma surprise lorsque j'aperçus la clef de ma chambre sur ma cheminée. Dans mon trouble, j'avais totale-



ment oublié que je m'étais enfermé moi-même. Ouvrir la porte, faire atteler les chevaux, réveiller l'ambassadeur et partir, tout cela fut l'affaire d'un instant. Je ne me crus en sûreté que lorsque je fus sur la grand'route. À peine étions-nous dans la voiture que l'ambassadeur s'écria en me regardant : ciel ! mon ami, que vous est-il donc arrivé, vos cheveux sont tout blancs ? Je lui racontai alors mon aventure épouvantable. Nous allâmes faire notre déclaration chez le maire du village le plus voisin. Nous nous fîmes escorter par la gendarmerie. On cerna l'auberge, nous fîmes saisir l'aubergiste et sa femme. On n'en put obtenir aucun aveu. J'ordonnai qu'on cherchât la servante, certain qu'elle connaissait les coupables. On la trouva cachée dans le fond d'un grenier. En me voyant, elle se jeta à mes genoux, en s'écriant, « Monsieur, ne me perdez pas. Eh bien ! parle-donc malheureuse. Messieurs, dit tout à coup l'hôtesse, je devine ce qui s'est passé. Cette fille, d'un naturel très-intéressé, aura sans doute caché dans la paille le corps d'un Juif qui est mort l'avant-dernière nuit dans la chambre que Monsieur a occupée, et comme la coutume des Juifs est de garder les morts vingt-quatre heures avant de les enterrer, elle aura profité de cette circonstance, espérant qu'on ne découvrirait pas sa surpercherie. Quant aux chuchotemens que Monsieur a entendus, ce ne sont autre chose que les prières de la famille du défunt. » On s'assura de la vérité, et ce qu'avait dit la maîtresse fut reconnu vrai.

Tu vois, mon cher ami, ainsi que je te l'ai déjà dit, que je suis obligé de porter toute ma vie les marques de ma poltronnerie. J'ai cependant eu la satisfaction de faire avouer à quelques personnes qu'elles auraient eu aussi peur que moi dans une circonstance semblable.

## VARIÉTÉS.

LA comtesse D\*\*\*. désirait une maison de campagne près du bois de Boulogne. Elle jeta les yeux sur une maison charmante, située à Auteuil, et appartenante à la marquise de B\*\*. qui l'occupait avec la comtesse Amélie, sa fille. La comtesse D\*\*\*. écrit à M<sup>me</sup>. B\*\*. et lui fait la proposition de lui vendre tout-à-fait ou de lui céder pour l'année la maison en



question. La marquise de B\*\* était fort attachée à cette maison, et sa fille encore davantage; cette dernière était presque toujours d'une assez mauvaise santé: la marquise cependant ne savait trop comment se tirer de ce pas difficile; elle ne voulait pas choquer une dame si fort en faveur. Enfin, la comtesse Amélie se chargea de faire la réponse; elle envoya à la comtesse D\*\*\* les dix vers suivans, tirés de la troisième scène du second acte de *Britannicus*, et elle y fit des petits changemens absolument nécessaires pour que ces vers pussent être adaptés à la circonstance :

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs :  
 Vos jours toujours serins coulent dans les plaisirs.  
 La cour en est pour vous l'inépuisable source,  
 Ou si quelque chagrin en interrompt la course,  
 Tout Versailles, soigneux de les entretenir,  
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.  
 Mon Amélie est seule : en l'ennui qui la presse,  
 Elle ne voit qu'Auteuil et moi qui l'intéresse,  
 Et n'a pour tout plaisir, que ces bois, que ces fleurs,  
 Qui savent quelquefois adoucir ses douleurs.

La comtesse D\*\*\* reçut cette réponse lorsqu'elle était en grande compagnie. Ah! dit-elle, en la décachetant, c'est de M<sup>me</sup>. de B\*\* qui probablement me cède sa maison; puis jetant les yeux sur la lettre même : *ce sont des vers ?* s'écria-t-elle, *quelle agréable surprise ! les femmes d'esprit ne font rien comme les autres ;* et aussitôt de lire rapidement cette petite pièce de poésie qui contenait le refus le plus honnête. Ce refus, tout honnête qu'il était, fit tort à la poésie. *Ah ! quels vers*, dit-elle avec dédain, *il n'est pas possible d'en faire de plus mauvais !* On les lit tout haut, et tous les assistants de répéter qu'il n'était pas possible d'en faire de plus mauvais. Tous ceux qui entraient, étaient condamnés à les lire, et en bons courtisans ne manquaient pas de s'en moquer. Enfin, entre la marquise de Veyer ; on lui montre ces vers détestables (c'est ainsi qu'on les appelle), et on lui demande son sentiment. M<sup>me</sup>. de Veyer n'a pas plutôt lu les trois ou quatre premiers, qu'elle regarde toute l'assemblée avec un grand étonnement, et se met à dire : *Mais est-ce que vous êtes tous d'accord pour me persiffler ? ces vers là sont de Racine.* On n'en veut rien croire; on va chercher *Britannicus*, et on les y trouve. Cette aventure fit grand bruit à la ville



et à la cour. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce fut ce pauvre Racine qui en fut la dupe, quoiqu'il ne fût coupable de rien. Les courtisans persistèrent à dire que ces vers étaient détestables.

## THEATRES.

### THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Première représentation du *Juif*, vaudeville en deux actes.

ENCORE un inconnu qui fait du bien mystérieusement, mais les auteurs ont fait de leur nouvel Homme Gris, un Juif. En général, cette secte n'est pas accoutumée aux traits de générosité. On aurait peut-être pu choisir un titre plus favorable.

Sur la route d'Orléans, on rencontre une forêt assez étendue, qui sensément renferme une ou plusieurs bandes de voleurs. C'est près de là que les auteurs font verser leur diligence. Les voyageurs sont forcés de s'arrêter dans la seule petite auberge qu'ils trouvent sur la route. La voiture contenait un Juif allemand. Il ne dit à personne qui il est, ni où il va; tandis qu'au contraire ses compagnons de voyage mettent le public au courant de leurs affaires. Lucette, une des voyageuses, ouvrière en broderie, est éprise d'un jeune homme, nommé Charles, qui est entré au service depuis quelque tems. Elle va à Orléans pour obtenir le consentement de la mère de son futur. Pour appuyer sa demande, elle emporte avec elle onze mille francs, qu'elle a reçus sans savoir d'où ni comment. Le hasard fait que précisément les voyageurs sont descendus dans l'auberge de M<sup>me</sup>. Simonne, mère de Charles, qui cède facilement aux argumens irrésistibles de Lucette. L'affaire était presque arrangée, quand une circonstance imprévue et bien malheureuse vient changer les bonnes dispositions de la belle-mère.

Des voleurs s'introduisent dans l'auberge, dévalisent les voyageurs. Le Juif, pour se soustraire aux recherches exactes que font les bandits, leur déclare qu'il sait où ils peuvent faire une bonne prise; mais il veut en avoir sa part. Toutes les conditions arrêtées, il leur dit que la jeune personne qui était dans la diligence possède onze mille francs. Les brigands s'en emparent, laissent au Juif un billet de mille francs pour prix de sa dénonciation, et, chose bien extraordinaire, satis-



faits de la somme de dix mille francs, ils restituent à chaque voyageur ce qu'ils lui avaient pris.

On envoie à la poursuite des voleurs, des soldats qui ne reviennent pas sans les avoir tous arrêtés. Le commandant, dans l'intervalle, a reçu les dépositions des voyageurs, et de violens soupçons s'élèvent contre le Juif, comme complice de la bande. Une circonstance vient prouver que ces soupçons étaient fondés, car on trouve sur lui le onzième billet de banque, qui formait précisément le complément de la somme enlevée à la malheureuse Lucette qui, outre son argent, perdait encore un mari.

C'est à ce moment que Samuel Isaac (c'est le nom du Juif), croit devoir se faire connaître. C'est lui qui a fait parvenir les onze mille francs en question à Lucette; il ne l'a dénoncée aux voleurs que pour lui sauver la somme de deux cent mille fr. qu'il avait en porte-feuille, et qu'il lui remet en effet, comme héritage de son père, mort en Amérique, et dont il était associé. Ce n'est encore que pour satisfaire aux dernières volontés de son ami qu'il est revenu en Europe pour servir de protecteur à Lucette; dès-lors, elle le regarde comme son second père, et veut qu'il assiste à sa noce, qui a lieu au grand contentement de la mère Simonne et de son fils Charles.

Pour faire un vaudeville en deux actes, les auteurs ont été obligés d'intercaler des scènes assez insignifiantes qu'ils pourront retrancher facilement. A l'aide de ces coupures, nous aimons à croire que cet ouvrage obtiendra de nombreuses représentations, et qu'à l'avenir elles ne seront pas troublées par des signes d'improbation désagréables pour les oreilles des auteurs.

Parmi les couplets du vaudeville final, nous avons remarqué celui-ci :

Si je connaissais un pays  
Où tous les hommes bien unis;  
Artisans, bourgeois, militaires,  
Sans partis contraires,  
Vécussent en frères.  
Ah! comme j'irais,  
Comme je dirais:  
Vite en route,  
Coûte qui coûte;  
Vite en route,  
Et fouette cocher!

Les acteurs ont en général bien rempli leurs rôles, c'est Potier qui était chargé de celui du juif *Isaac Samuel*.

Les auteurs sont MM. Désaugiers et Auguste Rousseau.

*A ce Numéro est jointe la planche 134.*